

Dans la spirale.

Un ciel azur s'étendait sur la ligne l'horizon.

Un ciel sans nuage, ni vent, sans fioriture : juste bleu.

L'air était léger, chaque souffle invitait à la tranquillité.

Dans cette atmosphère printanière, de paisibles rayons de soleil s'infiltraient au travers la fenêtre de la chambre de Jacques Mercier.

Sa chambre.

Entre les murs blancs et quelques illustrations murales, l'aménagement était sommaire. La décoration intérieure s'inspirait du courant minimaliste des années 80 à la manière de Donald Judd : simplicité et abstraction.

Il y avait un meuble bas, un bureau, un lit, une table de nuit et un écran plat, c'était à peu près tout. Cela lui convenait parfaitement. De toute façon, il n'avait jamais aimé les surplus décoratifs.

Un objet incongru pouvait intriguer l'œil novice du visiteur : un vieil album photo trônait sur le rebord de la table de chevet.

Il était là, posé près de ses petites lunettes vertes en écailles Armani. Des souvenirs du passé amassés au fil du temps. Des tranches de vie entières, tenaces et indélébiles figées à un instant t. Il le fixait de son regard profond mais lointain comme s'il était perdu.

Cet album élimé par le temps, c'était le genre d'ouvrage, que vous pouvez trouver, au détour d'un déménagement, au fond d'une armoire familiale, dans le renfoncement d'un grenier ou sur les étagères poussiéreuses d'un garage. On était loin de l'ère numérique et du stockage illimité d'images dématérialisées sur disque dur.

Il le prit délicatement dans ses mains abîmées et crevassées. Une lueur espiègle traversa ses yeux et des flash-backs ressurgirent. Au même moment, quelqu'un frappa à la porte d'entrée.

-Entrez, c'est ouvert, dit-il machinalement.

Un petit garçon d'environ sept ou huit ans avança d'un pas et fit irruption dans la pièce. Dans l'embrasure de la porte, on distinguait nettement son petit corps frêle se détacher du couloir.

-Bonjour Monsieur Jacques, vous allez bien aujourd'hui ?

-Pas de ça entre nous mon grand. Appelle moi Jacques comme tout le monde.

-D'accord, Jacques. Vous pouvez reprendre le livre et m'expliquer votre vie comme hier? Suggéra l'enfant.

Il fut surpris par cette remarque.

Il ne se souvenait ni avoir vu ni parlé avec ce même. Son visage ne lui était pas familier. Il avait beau réfléchir, il bottait en touche pourtant il fit comme si de rien.

C'était. Bizarre quand même. Était-il en train de se dissocier de son âme ? Il cessa de se questionner, de douter et engagea la conversation.

-Bien sûr. Je vais te raconter quelques temps forts qui se sont succédés dans mon existence. répondit-il.

Il ne pourrait pas tout lui dire, c'était certain. Une infime partie car il avait ses secrets comme chaque être humain. Avec des gestes lents il prit ses lunettes, sa respiration était forte et saccadée comme un asthmatique en proie à une crise.

Sur la première image on le voyait sur un voilier qui avait pour unique gréement une voile bicolore établie en avant du mât, le foc était rangé. Deux jeunes étaient à ses côtés. C'était son premier voyage loin de sa ville natale.

Une escapade d'une semaine à la rencontre des habitants chaleureux d'Edinburgh. Une idée qui avait germé un soir- entre potes- au détour d'une discussion sur le monstre du Loch Ness et des possibles randonnées dans les « Highland ». Dans la soirée, ils avaient beaucoup bu, et échafaudé ce plan, avec l'idée de découvrir ces fameux Whiskies d'Ecosse. Son premier rêve d'adulte, sa première trace de liberté comme le suggérait Rimbaud dans ses poèmes. Il se remémorait cette première échappatoire.

Cette façon si belle, dès le premier jour de sa majorité, de s'affranchir des liens familiaux, de s'éloigner des disputes incessantes avec ses « vieux », d'assouvir son inaltérable soif d'autonomie.

Ce fut le début de ses nombreux voyages.

Sa vue se troubla, pendant quelques secondes de petites étoiles scintillèrent devant ses yeux. Où en était-il déjà ?

Un geste brusque le ramena à la réalité, c'était le gamin qui pointait déjà de son doigt l'image suivante avec curiosité :

-Et là, regarde, sur la droite, tu es dans le désert ?

-Exactement, en plein dans le mille ! dit-il, en toussant par saccades.

Sur la photographie délavée aux bords cornés, il riait avec deux arabes, en fumant la chicha, devant l'entrée d'une tente berbère : chaleureuse, spacieuse et conviviale. A l'arrière-plan on distinguait des dromadaires allongés sur une dune chaude et ondulée comme les volutes de fumée qui s'échappaient de sa bouche. Il se souvenait amèrement.

-Et là tu es où ? tu as l'air fatigué. demanda encore le petit.

-Là, c'était au Maghreb, lors de ma deuxième ou troisième excursion. Je ne sais plus trop, ma mémoire flanche parfois. J'avais planifié un trek harassant de plusieurs jours dans le moyen Atlas, aux alentours d'Ifrane. Il se souvenait des hauts plateaux de transhumance, des forêts de cèdres et des villages perdus qu'il avait sillonnés.

Sur le polaroid, immobile au milieu d'une végétation particulièrement dense, ses traits étaient tirés, son teint pâle, ses cheveux aux quatre vents. Ce qui ressortait le plus du visage de ce baroudeur était un sentiment d'anxiété et de grande fatigue. D'immenses pieds de cannabis l'entouraient et le dépassaient facilement d'une tête. Ses yeux étaient brillants, cernés avec des vaisseaux sanguins explosés dans sa sclère.

Sur la page suivante, il tenait la main à une femme resplendissante à la silhouette élancée. L'objectif avait immortalisé ce moment sur les bords du Nil, mélange fascinant de paysages contrastés où s'imbriquent naturellement la vie sauvage, l'agriculture et l'histoire ancienne. Elle rayonnait entre deux colonnes du temple de Louxor, vestiges de cette civilisation. Lui était dans la force de l'âge. Néanmoins un œil attentif pouvait repérer des signes de négligence : amaigri, mal rasé, vêtements sales et ses manches remontées laissant entrapercevoir des traces sur ses bras.

Elle fut le seul et l'unique point névralgique de sa vie, un amour qui dura trois ans.

1095 jours avant que tout ne bascule. Il le regrettait amèrement aujourd'hui.

Il tourna rapidement la page de façon à ce que le même ne puisse se rendre compte du désarroi et de la tristesse qui envahissaient ses entrailles esquinées.

-Pourquoi tu vas si vite ? je n'ai pas vu dit le gosse.

-Il n'y a rien à voir, laisse tomber, je ne sais pas ce que cette photo fait ici ! rétorqua-t-il agacé.

Une forte toux laissa remonter un liquide épais et visqueux aux commissures de ses lèvres. Il s'essuya avec un kleenex, but un peu d'eau fraîche afin de faire repartir ces sécrétions gênantes.

En tournant la page, il se revit au Rajasthan. Une réminiscence du passé près des monts Aravalli, dans le désert du Thar, un village de bergers « Bishnoïs ». Un peuple très accueillant. Deux danseuses aux couleurs vives s'agitaient autour de lui au rythme du Ghoomar, l'un des folklores traditionnels du nord. Il se rappelait des danses, de ses nuits à changer de partenaires, à mâcher des pâtes d'opioïdes, de ce temps suspendu où il avait voulu oublier sa douce et tendre. Mais en vain. Quelques flashes lui revinrent en mémoire, des images d'une cuisine épicée et de breuvage à base de lait caillé. Ces plats avaient apaisé ses fringales nocturnes lorsqu'il n'arrivait plus à manger le jour. En regardant mieux la photo, on voyait clairement que son visage tendu. Son regard était vide comme s'il errait dans un autre monde. Il avait manifestement encore perdu du poids, dix kilos, peut-être plus. De nouveaux amis étaient à ses côtés ; qui (comme les autres) le délaisseraient avec le temps.

Ensuite ce fut impossible de parler davantage, il ne savait plus quoi dire. Des larmes ruisselaient dans le fond de ses iris car à chaque page, Jacques Mercier se redécouvrait lui-même, toujours plus profondément.

Sur la dernière photographie, des lumières stroboscopiques envahissaient l'image de toute part, on le voyait danser dans un terrain vague avec d'autres, plus jeunes que lui. Cela lui fit penser à une rave party aux abords de la petite couronne parisienne, toujours perché mais il ne savait plus où. Il ne se reconnaissait pas vraiment. Il tenait dans la main une pipe, qui ressemblait fortement à celle utilisée par les crackers de la Porte de la Villette.

Il se mit à piquer du nez, à rêvasser avant que l'enfant ne le tire par le bras

-Hey, réveille-toi, arrête de dormir!

Il ouvrit ses yeux et remarqua qu'il était toujours allongé dans son lit. Ses mouvements fragiles furent remplacés par une profonde léthargie, à l'image de celle que lui provoquaient les drogues dures qu'il consommait avant, et les autres substituants actuels. Il se dit intérieurement avec un soupçon de philosophie : « Chaque voyage, chaque monde, avait été une étape. Un passage. Un chemin. Un miroir. »

A cet instant, l'oncologue entra accompagné d'une femme qui n'avait plus besoin de détails supplémentaires. Elle savait mieux que quiconque les excès de Jacques. Elle était au courant, elle l'avait bien connu, du moins pendant trois ans.

Elle avait été surprise de son appel il y a quelques semaines, avec cette demande si particulière. Elle avait d'abord hésité, cela faisait si longtemps

Et puis finalement elle s'était dit que sa requête était légitime, que c'était aussi son fils.

Elle expliqua au cancérologue qu'il avait eu le choix entre l'amour, la drogue et la mort, qu'il avait opté pour les deux premières et que c'était la troisième qui l'avait choisi. Une phrase de Jim Morrison qu'elle avait retenue étant jeune.

Lui, pleurait dans cette chambre trop blanche, glauque et étriquée, sachant qu'il ne lui restait que quelques heures à entendre les battements de son cœur.

Mais il était heureux.

Il venait de prendre dans ses bras, pour la première et dernière fois son fils. Il sentait que son corps l'abandonnait pour de bon.

Il espérait s'en souvenir en gravant ainsi pour l'éternité le souvenir de son enfant, avant de tourner la page, avant son dernier voyage.